

Steve McQueen

Helen Faradji

Numéro 163, septembre 2013

100 cinéastes qui font le cinéma contemporain

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70332ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Faradji, H. (2013). Steve McQueen. *24 images*, (163), 37–37.

Steve McQueen

L'homme en lutte contre lui-même et contre l'institution, qu'elle soit pénitentiaire, politique, sociale. L'individuel et le collectif, les corps et les bâtiments, les âmes et les fluides s'interpénétrant sans cesse dans une danse tragique, scatologique, tumultueuse dont l'issue la plus heureuse serait la mort. Le cinéma de Steve McQueen, cinéaste britannique venu du monde de l'art contemporain, ne se constitue pour le moment que de deux films, mais il a pourtant su imposer des thèmes autant que des images dures, fortes. Des images du genre à s'imprimer sur la rétine du spectateur jusqu'à provoquer la nausée, le laisser chancelant, hébété par l'horreur du monde qui lui est ainsi donné à voir. En 2008, *Hunger* causait un choc en plongeant dans la saleté immonde des quartiers à haute sécurité de la prison irlandaise la Maze en 1981 pour y montrer les images odieuses de la grève de l'hygiène, puis de la faim, de Bobby Sands et de ses hommes, protestant contre

le refus de la Couronne de leur accorder le statut de prisonnier politique. En 2011, *Shame*, avec le même entêtement à refuser le confort des images et des hors-champs sécurisants, suivait la descente aux enfers d'un homme trop obsédé par le sexe pour envisager le bonheur. Dans les deux films, la même rigueur, la même obstination à laisser l'angoisse engloutir l'écran et l'âme du spectateur. Non, chez Steve McQueen, presque comme au théâtre, le vivant saute à la gorge, saisit, agrippe. Son cinéma, brusque et dérangeant, brise sans cesse la magie de l'immatériel pour devenir presque physique. Comme un poison violent que l'on sentirait couler dans ses veines. Grain de l'image que l'on pourrait presque toucher, odeurs corporelles que l'on pourrait presque sentir, goût de sang que l'on pourrait presque percevoir dans sa bouche : l'arsenal stylistique (plans à la composition géométrique, attention aux visages provoquant un malaise, symbolisme christique, contre-plongées écrasantes) de Steve McQueen



est celui d'un cinéma qui implique le spectateur autant qu'il le confronte, qui bouscule autant qu'il éveille. L'expérience n'est peut-être pas agréable. Elle n'en reste pas moins essentielle. — Helen Faradji

« ... chez Steve McQueen, presque comme au théâtre, le vivant saute à la gorge, saisit, agrippe. »

Brillante Mendoza

Difficile de savoir quels chemins emprunte aujourd'hui le cinéma de Brillante Mendoza alors que ses deux derniers opus, présentés respectivement à Berlin et à Venise en 2012, ne nous sont pas encore parvenus. Au moins peut-on avancer que, sans renoncer pour autant aux codes habituels du mélodrame, ces films abandonnent les univers urbains d'usage pour déployer leurs parcours humains dans la jungle étouffante de Mindano (la prise d'otages de *Captive*) ou les majestueuses îles Tawi-Tawi (une femme infertile dans *Thy Womb*). Nombreux sont toutefois ceux qui gardent en mémoire *Lola* et *Kinatay* (2009), deux œuvres majeures du réalisateur philippin, digne héritier du grand cinéma populaire de Lino Brocka, disparu en 1991. Filmées en partie caméra à l'épaule dans les rues grouillantes de Manille, les fictions nerveuses de Mendoza se colorent naturellement de cinéma-vérité tant le réel s'y engouffre dans toute son effarante crudité. Il y a dans ce cinéma du présent qui prend forme à l'arraché toute l'urgence

implacable de la vie urbaine, saisie dans ses multiples débordements et dérèglements. Depuis *Le masseur* (2005) qui a révélé le cinéaste, et ce, jusqu'à *Lola* en passant par *Kinatay* et le fascinant *Serbis*, les rapports humains mis en scène par le cinéaste sont souvent conditionnés par la précarité économique et le pouvoir de l'argent. Chez lui, tout se monnaie — les âmes comme les corps — dans une sorte de théâtre de la survie où chacun tente de se sauver de l'humiliation, voire de la violence la plus sombre. Après la terrifiante descente aux enfers de *Kinatay* où le spectateur pris en otage était renvoyé à son propre voyeurisme, l'odyssée des deux grands-mères liées par un même drame dans *Lola* montrait avec impétuosité que, comme le disait Albert Camus, la seule dignité dans notre monde reste « la révolte tenace contre sa condition ». Là résiste la part d'humanité qui habite l'œuvre de Brillante Mendoza, même si celle-ci s'apparente à une succession de cauchemars sans fin. Chose certaine, rien ne semble vouloir



arrêter le formidable élan vital qui porte ce cinéma. D'où notre attente des films à venir, encore nimbés de toute leur puissance énigmatique. — Gérard Grugeau

« Il y a dans ce cinéma du présent qui prend forme à l'arraché toute l'urgence implacable de la vie urbaine, saisie dans ses multiples débordements et dérèglements. »